

JULIA LATYNINA

Gangrène

LA TRILOGIE DU CAUCASE 2



actes noirs

ACTES SUD

Extrait de la publication

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Djamaluddin Kemirov a fait toutes les guerres récentes du Caucase. Il a guerroyé en Abkhazie aux côtés des Tchétchènes mais les a combattus quand ils ont envahi ses terres : l'Avarie-Dargo-Nord, petite république subordonnée à l'autorité fédérale de Moscou. Et lorsque des terroristes ont provoqué un bain de sang dans une maternité de sa ville, il a fait le serment de les retrouver tous et de les châtier.

Pourtant il ne représente ni les forces spéciales de l'Intérieur ni l'autorité fédérale russe. Descendant d'une illustre lignée caucasienne de khans de Khunzakh, de la tribu des Avars, Djamaluddin a lui-même l'étoffe d'un khan dans un climat d'horreur politique et morale où le Kremlin, misant sur les rivalités interethniques, finance la terreur.

Dans ce deuxième volume de sa *Trilogie du Caucase*, Julia Latynina continue d'explorer la folie d'un univers d'une noirceur terrifiante, où les personnages se partagent entre "encore vivants" ou "déjà morts", et où le seul critère de jugement, éminemment subtil, consiste à mesurer jusqu'à quel point l'âme de chacun est corrompue par la guerre. Racontant la démesure absolue avec une implacable rigueur et un sens inouï du burlesque, elle atteint une maîtrise romanesque impressionnante.

ACTES NOIRS

série dirigée par Manuel Tricoteaux

JULIA LATYNINA

Julia Latynina est née à Moscou en 1966. Journaliste, extrêmement critique vis-à-vis du régime Poutine, elle a écrit de nombreux romans.

DU MÊME AUTEUR

LA CHASSE AU RENNE DE SIBÉRIE, Actes Sud, 2008 ; Babel noir n° 36.
LA TRILOGIE DU CAUCASE 1 : CAUCASE CIRCUS, Actes Sud, 2011.

Illustration de couverture :

© Santiago Caruso / www.santiogcaruso.com.ar

Titre original :

Zemlia voïny

Editeur original :

Eksmo, Moscou

© Julia Latynina, 2006

© ACTES SUD, 2012

pour la traduction française

ISBN 978-2-330-00760-7

JULIA LATYNINA

Gangrène

LA TRILOGIE DU CAUCASE 2

roman traduit du russe
par Yves Gauthier

ACTES SUD

Ceci est une œuvre de fiction. Toute coïncidence de nom, de lieu ou de fait ne saurait être que purement fortuite. La position de l'éditeur peut diverger d'avec celle de l'auteur.

I

OÙ LE TERRORISTE NUMÉRO UN DE LA RÉPUBLIQUE EST EXÉCUTÉ LORS D'UNE OPÉRATION SPÉCIALE, ET OÙ DJAMALUDDIN KEMIROV FAIT CONNAISSANCE AVEC ARZO KHADJIEV

Ça faisait plus de sept heures que Yangurchi Itlarov pelait de froid dans la ligne d'encerclement. Une alerte les avait tirés du lit à sept heures du matin et il était déjà quatorze heures. Une gelée grise, hivernale, s'étirait dans la ville, et des nimbus à gros ventre crachouillaient un mélange de neige et de pluie.

Yangurchi se tenait en troisième ligne avec les autres gars du service des policiers patrouilleurs. La chaîne partait d'une rue bitumée qui donnait sur l'esplanade d'un cinéma, et passait au milieu d'un parc. La deuxième ligne était devant, formée de flics rassemblés des quatre coins de Torbi-Kala. Et plus loin, dans une cour d'immeuble, se profilait le dernier cordon, ou plutôt le groupe Youg, prêt à l'assaut : des forces spéciales du FSB. Ces types-là portaient de lourds gilets pare-balles et des casques intégraux. Quand Yangurchi levait un œil à sa droite, il apercevait deux snipers assis sur le toit du cinéma.

Franchement, les snipers étaient mieux lotis que Yangurchi, avec leur épais treillis camo d'hiver à col rembourré et leurs rangiers impeccables. Lui n'avait que ses bottes de service reçues en mai de l'année passée, toutes les deux désespérément trempées. Comme l'une d'elles avait une semelle déchirée depuis deux ou trois mois, elle n'arrêtait pas de faire floc. Il ne sentait plus ses pieds.

C'était une barre d'habitation ordinaire à cinq étages. Même les côtés étaient encadrés par les soldats. Un char bloquait la sortie de la cour. Deux hommes armés de lance-grenades se cachaient derrière. On avait évacué la bâtisse, et depuis longtemps. Maintenant, c'était le tour des deux bâtiments

voisins, qui formaient comme un fer à cheval. Massés derrière le troisième cordon, les femmes et les enfants regardaient l'immeuble d'un air maussade.

Les boïéviki s'étaient retranchés dans deux appartements : l'un au rez-de-chaussée, l'autre au quatrième. L'info n'avait pas été communiquée aux gars de la police des patrouilleurs, mais Itlarov, qui avait un talkie-walkie, entendait tous les pourparlers entre les chefs. Les terroristes aussi écoutaient radio flic.

D'après ce qu'on disait sur les ondes, il y avait six terroristes – trois hommes et trois femmes – dont le chef se nichait au quatrième étage : Wahha Arsaïev, un homme bien connu dans la république. Si connu que Yangurchi le tenait pour un mythe à l'égal de Bassaïev ou Umarov, parce qu'on lui attribuait tous les malheurs de la région sans jamais mettre le grappin dessus.

Mais maintenant il était fait, traqué au quatrième étage d'une barre de brique en ruine, dans un logement standard avec une cuisine de six mètres carrés et un vide-ordures hors d'usage, cerné par des chars et des cordons d'hommes pelés de froid.

Il y avait un autre cordon, de taille très réduite, à une dizaine de mètres de Yangurchi. Pas vraiment un cordon, plutôt une section de garde. Elle était là pour la sécurité d'un fourgon blindé dans lequel se trouvait le ministre de l'Intérieur de la république qui négociait personnellement la reddition d'Arsaïev.

Il y eut un bruissement de pneus derrière Yangurchi. Un Hummer blanc s'immobilisa près du fourgon, d'où surgit un petit homme sec en treillis, un béret des troupes d'élite vissé sur le crâne. Il avait un portable à la main. Yangurchi, qui était en retrait sur sa gauche, ne le vit d'abord que de profil, bronzé, un nez proéminent, en bec d'aigle, le menton volontaire, la pommette saillante. Puis l'homme au béret se retourna, exhibant une face découpée en deux parties bien distinctes. La moitié droite paraissait telle que l'avait créée Allah, et Allah, indéniablement, avait eu la main large en puisant dans la marmite à beauté pour sculpter le visage de cet homme ; mais, sur l'autre moitié, l'œuvre d'Allah portait les marques d'un éclat de grenade.

Sa manche gauche était vide, agrafée à sa ceinture. Cette moitié d'homme s'appelait Arzo Khadjiev, un ancien chef de

bande rallié aux forces fédérales, désormais colonel et chef du groupe Youg.

Khadjiev dit quelques mots en tchéchène au téléphone, puis raccrocha. Un gros Russe en manteau de laine courut à lui (une huile débarquée de Moscou, à ce qu'on disait). Il ne tenait pas en place et parlait à la cantonade :

— Alors ? Alors quoi ?

Khadjiev tourna le visage du côté de Yangurchi qui se sentit comme balayé par le rayon infrarouge d'un fusil à lunette bien que l'autre eût les yeux levés sur l'immeuble et non sur lui. L'homme avait les cheveux tout blancs et la prunelle marron foncé, presque noire, la pupille liserée d'étincelles rouges qui lui émaillaient l'iris, le blanc des yeux lézardé de veinules gonflées de sang.

Ces yeux noirs qui lançaient des étincelles, Yangurchi les avait déjà vus une fois. Il savait qu'il ne les oublierait jamais d'ici à la fin de ses jours, ni même après. Le Tchéchène regarda le fédéral et prononça d'une élocution à peine altérée :

— Il a dit : Lâchez les femmes et faites de nous ce que vous voudrez.

Khadjiev avait affaire aux Russes depuis si longtemps qu'il parlait sans accent, à peine avalait-il les labiales à cause de la moitié abîmée de sa bouche.

A cet instant s'ouvrit la porte du fourgon blindé, laissant apparaître le ministre de l'Intérieur de la république. C'était un frère de tribu de Yangurchi, un Nogaï bien en chair et petit de taille d'une cinquantaine d'années. Il s'appelait Mahomed Tchebakov. Yangurchi songea à l'aborder pour se plaindre de ses bottes trempées, mais le téléphone du ministre se mit à sonner. Le mobile à l'oreille, celui-ci dit en russe :

— C'est une bonne chose, Wahha, que tes femmes soient prêtes à se rendre, mais je n'arrive pas à croire que ce n'est pas un piège. Votre planque est bourrée de plastic. Et si elles enfilaient des ceintures explosives pour les mettre à feu au moment d'être prises ? Non, si tu veux que ta famille reste en vie, il faut qu'on s'y prenne autrement. Tes femmes devront d'abord se montrer à poil sur le balcon pour qu'on soit bien sûrs qu'elles ne portent pas d'explosifs. Après quoi elles seront évacuées par des échelles de pompier.

La proposition parut pour le moins étrange à Yangurchi. S'il avait été, lui, à la place d'Arsaïev, il n'aurait jamais laissé sa femme se montrer nue au balcon sous le regard de centaines d'hommes du dispositif d'encerclement. Encore Yangurchi n'était-il qu'un blanc-bec, un sergent de vingt ans qui ne mettait pas les pieds dans les mosquées, alors que Wahha Arsaïev faisait sa prière cinq fois par jour et interdisait à ses boïéviki de dire des gros mots. On racontait même que huit ans plus tôt les hommes d'Arsaïev faisaient des rondes dans la rue Octobre-Rouge rien que pour y molester les prostituées. C'était d'ailleurs comme ça qu'avait commencé son conflit avec les flics car ceux-ci chapeautaient le business de la prostitution.

Il y avait peu de chance qu'un homme capable de cogner des putes et leurs clients permette à sa femme de se montrer au balcon dans le plus simple appareil. Devant Allah, il revenait au mari de répondre du comportement de sa femme. Le jour du Jugement dernier, Allah ne demanderait pas à la femme ce qu'elle faisait nue devant les soldats. Il lui demanderait seulement : "As-tu obéi à ton mari ?" Pour tout le reste, à Wahha de répondre. Or ce dernier, qui comptait bien décrocher un cinq-étoiles au paradis par son comportement, ne risquait pas de compromettre la chose en laissant sa femme courir à poil devant les fédéraux.

Yangurchi s'attendait à ce que le colonel au béret proteste et prenne la défense de son frère de tribu tchéchène, d'autant que le compromis sur la libération des femmes venait de lui, mais l'autre tourna les talons sans piper et remonta dans son Hummer. Le fédéral en manteau gris, avec ses airs d'importance, ne dit rien non plus.

Le ministre de l'Intérieur écouta la réponse d'Arsaïev et racrocha.

— Donnez l'assaut, commanda-t-il.

Le Hummer blanc avança de cinq mètres et s'immobilisa près d'un bungalow. Un char se positionna à sa place.

Ça détona si fort que Yangurchi manqua d'y laisser les oreilles. Un petit kiosque de dépannage, ouvert jour et nuit, fut léché par une flamme qui jaillit du canon. Le coup porta dans le mur du rez-de-chaussée, ouvrant une brèche d'un bon mètre. L'étage supérieur résista, signe qu'on avait tiré un obus à blanc pour ouvrir la voie à l'assaut.

L'instant d'après, une femme surgit sur le balcon du quatrième étage. On ne pouvait pas dire qu'elle était dévêtue : elle portait une espèce de chemise de nuit plaquée si fort par le vent qu'on voyait bien qu'il n'y avait rien dessous. Elle tenait dans ses bras un bébé d'un an ou deux, et Yangurchi, de son œil perçant, distinguait nettement son visage blême et effrayé.

— Mais tirez, putain ! Feu ! hurla Tchebakov.

Pétrifié, Yangurchi ne quittait pas des yeux la femme aux abois sur le balcon.

Sans doute attendait-elle la nacelle d'une grue de pompier, mais point de nacelle. Alors la femme se pencha dans le vide en tenant son enfant à bout de bras. Un vaste fouillis encombra le balcon de l'étage inférieur avec, fixées à la balustrade, de larges jardinières emplies de terre. La femme semblait vouloir jeter son enfant là-dessus.

Apparut une deuxième femme, jeune et plutôt replète, vêtue elle aussi d'une chemise de nuit. Elle enjamba la rampe et sauta sur le balcon inférieur. Ceci fait, elle n'alla pas se réfugier dans l'appartement mais tendit les bras en l'air pour récupérer l'enfant. L'autre le lâcha et la chute du petit commença. Il manquait moins d'un mètre.

Un fusil toussa sèchement à gauche de Yangurchi, et la jeune grassouillette, celle qui venait de sauter d'un étage, fut projetée au fond du balcon. Yangurchi se trouvait assez près pour voir la moitié droite de son visage réduite à l'état d'une pâte rouge sang éclatée. Un deuxième tir claqua et l'enfant se contorsionna dans le vide, touché par la balle. Il n'y avait plus personne pour l'intercepter à l'étage inférieur et il continua sa chute, recevant encore deux autres balles en cours de vol.

Sur le balcon du haut, la femme poussa un cri désespéré, les bras en croix. Une seconde plus tard, le support du balcon recevait un obus à fragmentation.

Au bout d'une heure, tout était fini. Le logement où s'étaient retranchés les boïéviki fut anéanti par l'artillerie en pointage direct. Brûlé de fond en comble, le quatrième niveau s'effondra. Noire, puante, une crevasse lézarda la façade jusqu'à l'entrée de l'immeuble. A coups de Chmel, un méchant lance-roquettes, le logement du rez-de-chaussée fut réduit en un tas de gravats. On maîtrisa l'incendie tant bien que mal, et

deux hommes des forces spéciales déposèrent dans une ambulance un torse minuscule ramassé sur le bitume.

Une file se forma bientôt devant le véhicule. Tous les flics du dispositif d'encerclement venaient voir le petit corps gisant derrière la portière.

Yangurchi s'approcha et vit que l'enfant n'était pas seul dans l'ambulance. Une femme en chemise de nuit était couchée près de lui sur un brancard avec deux hommes assis à son chevet : le ministre de l'Intérieur Mahomed Tchebakov et le colonel Khadjiev. Les yeux rivés sur elle, Yangurchi s'aperçut soudain qu'elle avait bougé.

Cela n'avait pas échappé à Tchebakov qui souleva le plastique noir dont elle était couverte et vit ses doigts gratter le brancard. Alors le patron du ministère de l'Intérieur sortit son pistolet et tira dans le front de la femme.

— En route, dit-il à l'ambulancier.

Les portières de l'ambulance claquèrent et le véhicule s'ébranla cahin-caha, le gyrophare lançant des éclats bleus.

Yangurchi restait posté dans la cour. Depuis huit heures qu'il gelait, il était à bout.

Les journaux télévisés rendirent compte de l'opération. Filmé devant l'immeuble en ruine de la rue Youjnaya, le ministre de l'Intérieur de la république Mahomed Tchebakov déclara que tous les terroristes finiraient comme des chiens. Il y avait à ses côtés un homme en treillis, obèse, pas très jeune : le vice-procureur général de la fédération de Russie nommé chef du tout nouveau Comité d'urgence de lutte contre le terrorisme et la diversion de la république régionale d'Avarie-Dargo-Nord où un attentat d'une audace inouïe avait été perpétré trois mois plus tôt, des bandits ayant fait sauter sur la route de Chamkhalsk la voiture de Vladislav Pankov, premier commis du Kremlin auprès du district fédéral du Caucase.

Comme l'instruction était au point mort, Moscou avait dépêché dans la république, deux jours auparavant, toute une kyrielle de responsables fédéraux. Les résultats ne s'étaient pas fait attendre : le chef des terroristes venait d'être éliminé.

Mahomed Tchebakov dit sèchement que des séparatistes et des individus à la botte des ennemis du pouvoir en place faisaient courir la rumeur de la mort de la fille d'Arsaïev, un

bébé de dix-huit mois ; il promet que les habitants de l'immeuble en ruine seraient dédommagés dans les meilleurs délais.

La télé montra des photos des morts. L'identité des femmes restait à établir, mais le corps d'Arsaïev fut exhibé en gros plan. Il gisait sous un radiateur, les habits calcinés sur la peau, d'où cette impression qu'on l'avait saupoudré de sable. Apparemment, il avait été tué au moment où il cherchait à ramper le long d'une fenêtre sous le feu de l'artillerie. Et c'est à quatre pattes qu'il était mort brûlé, les coudes appuyés sur le sol, le cul surélevé.

Le maire de la ville de Bechtoï, à deux cent quarante kilomètres de Torbi-Kala, regardait le journal télévisé de trois heures avec trois de ses adjoints.

Il s'appelait Zaour Kemirov. C'était un homme d'une cinquantaine d'années, légèrement plus petit que la moyenne, avec un peu d'embonpoint. Il avait un visage jaune lunaire, si fripon que sa photo eût illustré à merveille un conte de marchands arabes ; à ses doigts boudinés aux ongles soigneusement taillés brillaient des diamants sertis dans deux bagues. L'homme portait un costume bleu marine de grand prix avec une cravate assortie, et son visage aux traits vifs et rusés n'en disait pas plus long que sa cravate devant les images du journal télévisé.

Le maire suivit les infos jusqu'à la fin, pub et météo comprises (la pub faisait la promo des meubles d'une usine qu'il possédait personnellement, très demandés dans la république ainsi qu'en Tchétchénie). Puis, d'un geste, il pria ses adjoints de quitter la pièce.

Il se débarrassa de son sourire comme une saucisse bouillie l'eût fait de sa peau. Enfin, après quelques secondes passées à regarder le vernis de la table, il prit son mobile et tapa le numéro du ministre de l'Intérieur. Sans présentation ni salutations, il demanda tout de go :

— Quand est-ce que je peux récupérer le corps ?

A l'autre bout du fil, la voix marqua une seconde d'hésitation :

— Les corps des terroristes ne sont pas rendus aux familles, Zaour Ahmedovitch.

— Trois cent mille dollars, dit le maire qui se fichait que la ligne fût écoutée par une demi-dizaine de services spéciaux entre autres amateurs non autorisés.

— Amène-toi, on causera, dit Tchebakov.

Zaour Kemirov resta un temps immobile, puis fit un autre numéro. Une sonnerie incertaine, à la marge de la zone de couverture. Ça décrocha au quatrième signal. Soupir soulagé de Zaour : il craignait que l'autre ne soit hors d'accès dans les montagnes.

— Djamaluddin ? fit Zaour. Tu connais la nouvelle ?

— Oui.

— Reviens en ville, et vite. Et surtout, ne va pas à Torbi-Kala. Je m'arrangerai. Tu piges ? Reviens.

— Zaour, j'entends pas.

— Viens me voir immédiatement.

— Zaour, allô, t'es où ?

Il y eut de la friture et la communication s'interrompit. Zaour eut beau refaire le numéro, son correspondant restait injoignable.

L'avion de Kirill Vladimirovitch Vodrov, directeur adjoint du Comité d'urgence antiterroriste, et premier chef adjoint du département Audit et Contrôle du Kremlin, se posa à Torbi-Kala dans les heures qui suivirent l'élimination de Wahha Arsaïev.

Il était petit de taille et si mince qu'il avait le profil d'un ado. Quiconque le regardait de face remarquait ses yeux verts fatigués, ses cheveux précocement blancs et le double sillon de rides qui striait son front dégarni. Kirill, qui n'avait pourtant que trente-cinq ans, faisait beaucoup plus vieux que son âge. D'une tenue vestimentaire toujours impeccable, il portait ce jour-là, sous un fin pardessus de cuir déboutonné, un costume gris en fil de laine et une cravate à gros carreaux joliment nouée sur un col blanc comme du dentifrice.

Une voiture blindée l'attendait à l'aéroport, avec gardes du corps et tireurs armés de pistolets-mitrailleurs. Dès qu'il sut que le chef du Comité d'urgence se trouvait encore rue Youjnaya, il s'y fit conduire.

Une haie serrée d'hommes en armes assurait la garde de l'immeuble défait mais, à mesure qu'il gravissait les marches,

Kirill constata que la plupart des appartements avaient les portes ouvertes et qu'il n'y restait plus grand-chose. Au deuxième étage, il tomba sur un piano abandonné en travers du palier. Sans doute avait-on voulu le sortir à titre de pièce à conviction...

Il n'y avait déjà plus de cadavres à l'intérieur du logement calciné. Deux caisses de pains de plastic se dressaient contre un radiateur.

Sur l'une d'elles était assis un Tchétchène à la peau mate et aux cheveux blancs, la face défigurée, la manche gauche vide, qui grattait les planches du coffre d'un air indifférent avec l'antenne de son talkie-walkie. Il avait beaucoup changé depuis la dernière fois que Kirill et lui s'étaient rencontrés.

En arrière-plan, un général bedonnant au visage plat faisait des ronds de jambe à Fedor Komissarov. Lequel Moscovite arborait des airs d'importance dans son treillis d'hiver à doublure fourrée, un holster à la ceinture. Une grosse bonne femme s'escrimait à le poudrer de partout devant une caméra posée sur un statif, à deux mètres de là.

Le talkie-walkie crépita dans la main unique de Khadjiev, puis se mit à débiter une longue phrase en tchétchène. L'homme se leva et quitta les lieux.

— Ma question s'adresse au chef du Comité d'urgence Fedor Komissarov, dit la journaliste derrière la caméra. N'avez-vous pas l'impression que les terroristes vous ont déclaré la guerre ?

— C'est nous qui leur avons déclaré la guerre, répondit Komissarov.

— Et n'avez-vous pas pitié des familles privées des corps de leurs enfants ?

— Bien sûr que si. Ce sont nos enfants à nous aussi ! En Russie, nous formons tous une même et grande famille !

Là-dessus réapparut le Tchétchène au bras unique. Il prit Komissarov à part et lui murmura quelque chose à l'oreille. La mine renfrognée, celui-ci appela Kirill d'un geste de la main :

— Va régler ça avec eux, ordonna-t-il.

Kirill monta dans le véhicule du ministre de l'Intérieur. Arzo prit le volant de l'autre voiture.

Cinq minutes plus tard, un cortège de trois autos s'immobilisait devant la morgue, une bâtisse jaune à deux étages cachée dans l'arrière-cour de l'hôpital n° 1.

Derrière une grille en fer forgé, Kirill aperçut plusieurs femmes sans doute apparentées aux morts, et qui portaient jupes et foulards noirs. Arsaïev avait encore sa mère et trois sœurs, à ce qu'on disait.

Kirill nota avec satisfaction que la morgue était bien gardée. Un bus Ikarus, tous rideaux baissés, stationnait face au portail grand ouvert ; et plusieurs quatre-quatre étaient groupés à l'entrée du bâtiment. Chevrons rouges à la manche, les hommes d'Arzo formaient une haie le long de l'allée, sans compter une section spéciale de types sans écussons, mais vêtus d'un même treillis fourré et chaussés de hauts rangers à lacets, comme les marines américains. Ceux-là – les sans-écussons – étaient une bonne vingtaine.

Il se trouva près de Kirill un grand gaillard d'au moins deux mètres, aux cheveux blonds, aux yeux bleus et à la peau de Viking blanche comme porcelaine. Même sur le Kurfürstendamm, avec une stature pareille, on l'aurait remarqué. Dans ce pays de bruns basanés, on aurait dit un pingouin sous les tropiques. Avec son menton fier, ses doigts imberbes serrant le canon mastoc d'un FM modèle DshK au trépied grand écarté, quelque chose en lui tenait des élites SS.

Une roulotte de chantier sans roues, dont la porte battait au vent, était plantée dans un carré de feuilles mortes et de neige. Deux flics en gris faisaient le planton.

Au moment où Kirill mit le pied sur le gravier de l'allée, un homme apparut à la porte du bungalow. Plus haut que la moyenne, et plutôt mince que maigre. La fatigue avait délavé son visage d'étain passé, devenu gris, où brillaient fiévreusement les tisons de ses yeux. C'était un beau visage de montagnard, au front large, au menton légèrement rétréci, noirci d'une barbe de cinq ou six jours. D'épais et noirs sourcils se rejoignaient à la racine de son nez en un pli de tristesse qui le faisait ressembler aux vieilles images de Jésus-Christ.

Mais Kirill n'avait jamais vu le Christ en treillis avec une cartouchière à la ceinture, ni surtout avec une telle charge sur les bras : le corps d'une terroriste tuée la veille, drapée d'une cellophane noire.

Bien campé sur ses deux jambes, Mahomed Tchebakov dit :

— Les corps des terroristes ne sont pas rendus aux familles, Djamaluddin.

Muettement, Djamaluddin leva les yeux sur le ministre et fit un pas en avant. Le cadavre qu'il portait n'avait pas l'air léger : avec son mètre quatre-vingts et les kilos qu'elle avait pris pendant sa grossesse, la défunte devait peser moitié plus que le poids du svelte Caucasiens qui se mouvait pourtant avec autant d'aisance et de légèreté que s'il avait tenu une plume.

— On ne restitue pas les corps des terroristes à leurs proches, répéta le ministre.

Il y eut un harmonieux cliquetis de culasses et les types en treillis-rangers vert-brun, qui jusqu'alors avaient observé les officiels d'un œil impassible, vidèrent les canons de leurs PM pointés vers le ciel.

L'Aryen aux cheveux blonds braqua son FM sur Kirill et manqua de le heurter de la pointe de son arme. La bouche métallique de la mort s'ouvrit à l'œil du Moscovite. C'était un calibre 12,7 où Kirill eût glissé le doigt sans peine. Tout s'était joué si vite qu'il n'en croyait pas ses yeux. "Holà ! se dit-il le temps d'un éclair, j'ai pourtant devant moi une armée régulière ! Ce ne sont pas des bandits, ni ses amis, ils ont tous le même uniforme. Et puis qui les a fait venir sinon..."

Le ministre s'empourpra.

— Arzo, aboya-t-il.

Khadjiev pivota face à lui en claquant des talons.

Ses hommes ne bougeaient pas, comme indifférents à ce qu'ils voyaient.

Il se passait quelque chose d'incroyable. Kirill Vodrov, haut fonctionnaire du Kremlin, et le ministre de l'Intérieur de la république régionale d'Avarie-Dargo-Nord étaient dans la mire de pistolets-mitrailleurs, et ce non pas dans les montagnes, ni en temps de guerre, ni dans le feu d'une opération commando, mais en plein centre-ville, à deux pâtés de maisons du siège gouvernemental. Et les hommes de l'unité d'élite du FSB qui les accompagnaient avaient baissé leurs armes en exhibant un sourire impudent.

La gorge serrée, le ministre avait perdu l'usage de la parole. On aurait dit un poisson hors de l'eau. Une ambulance s'enfila dans l'allée en marche arrière. Là-bas, de l'autre côté de la grille, les femmes s'agitèrent comme des corneilles devant un semis de graines.

L'Aryen aux cheveux blonds prit son FM dans une main et, de l'autre, ouvrit le hayon de l'ambulance. Djamaluddin

y déposa la défunte, puis, tournant les talons, se dirigea vers le bungalow.

Après un temps d'hésitation, Kirill le suivit.

Etrangement, au lieu de placer les corps à la morgue, on les avait jetés dans ce bungalow de chantier qui ne possédait ni chambre froide ni salle d'autopsie. Mais, par une température extérieure de zéro degré, ils ne s'étaient pas putréfiés pour autant. Le sol était souillé d'une fange liquide auréolée de sang où baignaient les cadavres : dénudés, calcinés, atrophiés par d'affreuses blessures d'un rouge bleuâtre. Il en restait cinq, trois hommes et deux femmes. Kirill chercha des yeux la fillette dont la mort avait été démentie à la radio, mais elle n'y était pas.

Sans dire un mot, Djamaluddin s'accroupit au-dessus d'un corps qu'il fit rouler sur le dos. D'après l'étiquette qu'il portait à son pied nu, c'était Wahha Arsaïev, entièrement brûlé, dont la tête faisait penser à un ballon noir rabougri. Quand Djamaluddin l'eut tiré par les cheveux, une partie du scalp lui resta dans la main.

— Lui aussi tu veux l'enterrer ?

C'était la voix de Tchebakov.

Djamaluddin jeta le scalp sur la dépouille, se leva et dit :

— Je ne fais pas la guerre aux morts. Je fais la guerre aux vivants.

Là-dessus, il sortit du bungalow avec un claquement de porte assourdissant.

Kirill l'imita après un instant de réflexion. Il était déjà sept heures du soir, et la lumière jaunâtre des réverbères qui s'infusait dans la brume crépusculaire rendait la rue plus sombre qu'elle ne l'était vraiment.

Djamaluddin monta dans l'un des tout-terrain stationnés là et ses hommes se répartirent dans les autres véhicules. Les combattants de Khadjiev fumaient devant leur bus.

Les deux flics en faction à la porte du bungalow les regardaient partir d'un air dépité.

— Il aurait pu au moins nous laisser de la thune, dit l'un d'eux en russe. Tiens, l'autre fois, quand Abutalibov s'est fait descendre, il nous en a donné trois millions de roubles. Le bandit.

La colonne de quatre-quatre noirs, ambulance comprise, entra dans Bechtoï deux heures et demie plus tard. Elle avait voyagé moitié par le littoral de la Caspienne et moitié par des lacets de montagne.

Le cortège contourna la ville par une rocade encadrée de clôtures fraîches qui la protégeaient des ateliers et des entrepôts, passa devant le marché Erkentli à la périphérie de l'agglomération, laissa sur sa droite une route défoncée qui menait à l'aérodrome militaire et se lança de nouveau dans les hauteurs.

Un paysage interminable d'immeubles et de hangars céda enfin la place à des arbres que le givre rendait de sucre, derrière lesquels se profila bientôt un riche village étiré en pente douce et parsemé de maisonnettes. Ça et là pavoisaient de véritables palais de brique à quatre étages aux murs si épais qu'un lance-grenades ne les eût pas percés.

Les deux dernières maisons s'agrippaient au sommet. La route se cabrait entre les rochers comme un cheval qu'on éperonne. Au bout d'une dizaine d'épingles à cheveux, elle aboutit à l'arche noire d'un portail flanqué de deux miradors.

Le portail s'ouvrit et les quatre-quatre entrèrent.

Ce n'était ni une villa ni un palais mais un château médiéval qui surplombait les lieux dans le plus pur respect des règles de fortification. Une vingtaine de quatre-quatre stationnaient à l'intérieur dans une cour goudronnée, dominés par un blindé clinquant d'huile et de peinture fraîche. Ainsi d'un labrador au milieu de chiens pékinois. A droite du blindé s'échappait une coquette allée de pierre qui dévalait la pente, enlaçant au passage une fontaine mise en veille pour l'hiver.

Là-haut, sur un plan de gros cailloux blancs, s'épaulaient quelques maisons plus ou moins grandes, collées flanc contre flanc, pareilles à des champignons sur une souche, avec, en retrait, la flèche d'un minaret cernée d'une galerie close, comme un clou qu'on aurait planté pour accrocher la montagne au ciel.

Derrière les maisons plongeait l'autre versant du relief par d'épineux buissons enneigés, truffés de projecteurs et de caméras de surveillance, puis par une coulée de pierre qui butait sur des roches rougeâtres semblables à des poings levés, tombées là depuis des temps immémoriaux.

Plus bas, c'était un champ de mines envahi par la mauvaise herbe à fleur de neige, bordé en aval par des rouleaux de barbelés, des hangars de casernes en alu et un ruban de béton qui se perdait dans le vide : la piste de la base aérienne de Bechtoï.

L'ambulance stoppa près d'une petite maison. Deux hommes armés de PM jouaient au jacquet. Djamaluddin sauta à terre et s'adressa au guerrier blond qui avait attiré l'attention de l'émissaire moscovite :

— Enterrez-la sur l'Assalyk. Pas de condoléances. Passez la consigne à tous les visiteurs.

Une fois chez lui, Djamaluddin se déshabilla, se lava le corps et les cheveux, se rasa de près. Il enfila un pantalon et une chemise propres, fit le *namaz* et descendit dans la salle de séjour.

La plus jeune de ses femmes s'affairait à dresser la table pour le dîner. Son frère se tenait là enfoncé dans un fauteuil, Zaour Kemirov, le maire de Bechtoï.

— Pourquoi es-tu allé à Torbi-Kala ? maugréa Zaour. Je t'avais donné l'ordre de rester en ville.

— Pardonne-moi, mon frère. La liaison était mauvaise. Tu sais bien que je me trouvais dans les montagnes.

— La liaison se dégrade trop souvent quand tu dois obéir à ton frère aîné, répondit Zaour. Tu finiras un jour par causer la perte de notre famille.

Il se leva et sortit.

Août 1992 – mai 1996

La lignée des Kemirov était l'une des plus illustres de la république. Du côté maternel, elle remontait aux khans de Khunzakh ; par son père, Zaour était l'arrière-petit-neveu du fondateur du pouvoir soviétique à Bechtoï.

L'influence du clan familial s'étendait bien au-delà de la république régionale. Asludin, cousin germain de Zaour, avait d'abord fait ses études à l'Ecole supérieure du Parti de Moscou, puis s'était lancé dans les affaires après la perestroïka. Importation d'ordinateurs, exportation d'aluminium, marché des titres et des bons de privatisation... Finalement, après la cession des parts qu'il possédait dans la sidérurgie russe

pour trois cents millions de dollars, il se reconvertit dans l'immobilier à Moscou.

Autre cousin de Zaour, Chapi. Lui aussi avait fait ses études à Moscou, à l'École des hautes études de l'Asie et de l'Afrique. En 1991, l'Autorité culturelle des musulmans de la république d'Avarie-Dargo-Nord l'envoya au Caire avec d'autres jeunes diplômés. Il ne revint pas au pays. En 1994, il s'installa en Turquie où il épousa la fille d'un ministre et devint un homme d'affaires respectable, un notable de la communauté caucasienne.

En 1991, après le coup de tonnerre de la perestroïka, Zaour fut à trente-cinq ans le plus jeune industriel clandestin de la république. On fabriquait de tout dans ses ateliers, du gel paillettes visage aux jeans Lee Cooper. Mais son produit phare était un mini-alambic manufacturé dans une usine dont il avait le titre formel de directeur intendant : l'usine de machines-outils de Bechtoï initialement créée pour équiper les raffineries. Ces mini-alambics étaient si recherchés que les pétroliers sibériens donnaient leur préférence aux équipements de Bechtoï rien que pour faire le voyage dans le Caucase et s'y voir offrir un appareil à distiller.

On racontait qu'à cette époque un pétrolier sibérien s'était fait construire une datcha à double sous-sol. En surface, la maison avait l'aspect de n'importe quelle autre ruine soviétique ; mais sous terre, tout n'était que cristal tchèque, porcelaine de Chine et matériel vidéo japonais dernier cri, autant de choses que le Parti fournissait alors à la Sibérie pétrolifère par wagons entiers.

Interrogé par ses juges sur les raisons d'une option architecturale aussi saugrenue, le pétrolier s'en référa à l'influence culturelle du Caucase en général et de Bechtoï en particulier.

Pour explorer la piste des emprunts culturels, des ethnographes en uniforme de juge se rendirent chez le directeur intendant de l'usine de Bechtoï. Ils en revinrent avec la moitié des revenus annuels de Kemirov et deux alambics soigneusement emballés dans leurs valises.

La curiosité des enquêteurs ne fut pas du goût de Zaour. Aussi fit-il enregistrer la première coopérative de l'Union soviétique dès le lendemain du décret de loi sur la coopération, en 1989.

A cette époque le Caucase n'était pas encore ce pays à moitié gangréné par la guerre et les bandits qu'il devait devenir

quelques années plus tard. C'était une contrée prospère et naturellement riche grâce à son climat doux, sa population laborieuse et ses usines militaires plantées en abondance dans toutes les villes grandes et moyennes.

Zaour plaqua tout : ses ateliers clandestins, son titre de directeur, sa carte au Parti et son appartenance prochaine au comité de district – tout pour ouvrir le premier restaurant en coopérative de la ville de Bechtoï. Le descendant des khans de Khunzakh et son épouse venaient personnellement faire la révérence à la clientèle. Un jour qu'on lui demandait s'il ne trouvait pas humiliant de faire des courbettes à n'importe qui, il répondit :

— Ce qui est humiliant, c'est de faire des courbettes aux juges. Etre libre, c'est faire la révérence à ses clients.

Avarie, Tchétchénie... le restaurant de Zaour faisait un tabac. Les gens pouvaient parcourir deux cents kilomètres à travers les montagnes pour avoir un couvert à sa table, et le livre d'or de la maison, exposé à l'étage, était ouvert à la page où brillaient les signatures de Doudaïev, Aouchev, Khoubiev...

Six mois après l'ouverture de l'établissement, Zaour fit ses comptes et s'en affligea. Il affichait un revenu de six mille roubles par mois, une somme certes énorme pour l'Union soviétique, mais de quatre fois inférieure à ce qu'il gagnait dans ses ateliers clandestins. Il comprit alors que le restaurant, ce n'était pas assez.

Ayant déjà fait entre-temps un ou deux voyages en Turquie, il y avait remarqué les barres de chocolat Mars et Snickers qu'on y vendait dans toutes les supérettes. Au vrai, Zaour était un fameux amateur de confiseries, et les barres de Mars lui plaisaient beaucoup. On ne trouvait rien de tel en Union soviétique. A côté d'une tablette d'Alionka, il n'y avait vraiment pas photo.

Après des pourparlers avec les fabricants anglais de Mars, il ne tarda pas à comprendre qu'on ne lui vendrait ni la recette ni la technologie. Il se renseigna même sur les prix en faisant tourner sa calculette, mais il apparaissait que l'importation des barres ne serait pas une affaire rentable. Alors Zaour embaucha des confiseurs russes. Ceux-ci, pour cinq cents roubles, lui concoctèrent un bâtonnet qui n'avait rien à envier au Mars. Il allongea encore deux mille roubles pour une chaîne de fabrication de bonbons au chocolat récupérée

à Krasnodar, transférée à Bechtoï et réaménagée pour la production de bâtonnets.

Il acheta un stock de feuilles d'aluminium à une usine d'armement et passa commande de papiers d'emballage à une imprimerie, avec tout plein de couleurs voyantes qui ne faisaient pas russes. Pour que les bâtonnets se vendent bien, il leur donna un nom qui sonnait étranger : Rikki-Tikki-Taou, et se fit enregistrer comme fabricant sous l'appellation Rikki-Tikki-Taou, Ltd auprès de la ville de Bechtoï.

De la Caspienne au Kamtchatka, les bâtonnets Rikki-Tikki-Taou conquièrent le territoire de la Russie en un temps record. Des files d'attente se formaient à l'entrée de la fabrique. On les achetait par wagons. Quiconque faisait l'achat d'une barre chocolatée dans sa jolie papillote à feuille d'alu croyait dur comme fer que c'était une confiserie d'importation parce que ça ne s'appelait pas Alionka ou Biélotchka et que ça faisait carrément étranger, surtout dans un papier qui tapait à l'œil comme jamais en URSS.

Mais la raison majeure du succès de ces barres ne tenait ni à l'emballage ni à l'appellation ; elle tenait à la qualité. Zaour respectait scrupuleusement la technologie prescrite par les chercheurs. S'il fallait mettre un kilo de cacao, il mettait un kilo de cacao et non pas sept cents grammes ou une livre ; et un kilo de noisettes, c'était un kilo de noisettes. L'employée qui avait eu le malheur de rentrer chez elle avec une boîte d'œufs prise à l'usine fut menottée pour une semaine à la chaîne de production, puis renvoyée. Personne ne volait Zaour. Dans un pays où les ouvriers des usines raflaient tout ce qu'on pouvait imaginer, même les composants non ferreux des machines, cela donnait d'étonnants résultats.

En 1992, Gaïdar, à la tête du gouvernement fédéral, libéra les prix. Zaour comprit que le temps des bâtonnets Rikki-Tikki-Taou serait bientôt révolu. Certes, la marque resterait. Mais ils ne tarderaient pas à être supplantés par les vrais Mars et Snickers. Et puis des tas de gens se mettraient à fabriquer des barres chocolatées semblables. Zaour avait été seul dans toute l'Union soviétique ; il se retrouverait désormais un parmi d'autres. Or il n'aimait pas être comme les autres. Cela faisait baisser sa marge bénéficiaire. Zaour Kemirov avait gagné quinze millions de dollars avec ses bâtonnets, chiffre astronomique pour la Russie de 1991 ; il n'avait pas envie, après cela, de gagner des kopecks.